

Réflexions sur la critique de Simone Weil contre les Romains

*Ko Won-hee**

Table des Matières

I . Introduction
II . Le Milieu Culturel
III . Le Réquisitoire
1. La force (1), (2), (3), (4)
2. Le prestige
3. La propagande
IV . L'Exactitude du Tableau
1. Les faits
2. Les omissions
3. Les extrapolations
V . L'Apport Positif de Simone Weil
VI . Sous le Refus, un Consentement
VII . Conclusion

I . Introduction

Le refus de Rome est central dans l'oeuvre de Simone Weil. Même si, aujourd'hui, d'autres thèmes retiennent davantage l'attention, il est au coeur de sa vision de l'histoire, une pièce indispensable dans son éthique personnelle, un choix existentiel apparu très tôt et confirmé par sa culture historique.

* 인문대학

II. Le Milieu Culturel

La profondeur de ce refus est attestée dès l'enfance. D'après Simone Pétrement, elle ne savait pas encore lire, elle regardait seulement les livres d'images dans son berceau, quand sa mère l'entendit dire : "Est-ce que les Romains existent? J'ai si peur des Romains".¹⁾ Le berceau était sans doute un lit d'enfant. La petite fille qui sut lire à 4 ans, devait avoir entre 3 et 4 ans.

Quelques années plus tard, à 7 ans, elle récitait avec son frère des scènes entières de Corneille et de Racine. Souvent on l'entendait déclamer les imprécations de Camille contre Rome. On connaît les premiers vers de cette fameuse malédiction :

Rome l'unique objet de mon ressentiment,
Rome à qui vient ton bras d'immoler mon amant,
Rome qui t'a vu naître et que ton coeur adore
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore.²⁾

La suite des imprécations est une malédiction lancée contre Rome. Simone Weil était, en lisant Horace, résolument du côté des Curiaces, les vaincus, et contre Horace, vainqueur insolent.

Remarquons en passant le rôle de Corneille dans la vision que les Français se sont faite des Romains. Corneille, comme des écrivains de son époque, met les Romains en avant. Mais, parce qu'il est dramaturge, il sait aussi présenter le point de vue des vaincus. Son influence est donc ambivalente.

Un troisième témoignage d'enfance est apporté par Simone Weil elle-même : Nous qui avons presque appris à lire dans Corneille et dans le *De Viris*, écrit-elle en 1940.³⁾ Simone Weil, qui a appris le latin de bonne heure, avant 10 ans probablement, reçut cette lecture avec humeur : ce perpétuel panégyrique de vainqueurs triomphants, dut ranimer ses préjuges enfantins contre une Rome redoutée et implacable.

1) Simone Pétrement : *La vie de Simone Weil*, p.22. 1 vol, Fayard, 1973.

2) Corneille, *Horace*, V, 1301~1304. A la fin de ses imprécations, Camille souhaite assister à la ruine de Rome, "voir ses maisons en cendre (.....) et le dernier main a son dernier soupir". cf. S. Pétrement, op. cit., p.35. Fayard, 1973.

3) Simone Weil : *Ecrits Historiques et Politiques*, p.23. Gallimard, collection Espoir, 1960.

Durant son adolescence, elle suivit nécessairement un enseignement où la culture latine tenait la première place. Jusqu'aux années 60 de notre siècle, l'apprentissage du latin familiarisait les lycéens avec les exploits des Romains. Après le *De Viris*, on lisait César, Romain qui racontait comment il avait conquis la Gaule, puis les *Histoires* de Tite Live, l'*Enéide* de Virgile qui célébraient à l'envi la grandeur romaine. La conquête du bassin méditerranéen aux III^e et II^e siècles avant notre ère était un thème majeur de l'humanisme, dont la formule la plus saisissante a été donnée à la fin du XVIII^e siècle, quand Saint-Just s'est écrié : "Le monde est vide depuis les Romains". J.J.Rousseau avait dit, quelques années plus tôt, que Rome avait été "un miracle continué que le monde ne doit plus espérer de revoir". Ces deux phrases auraient fait bondir Simone Weil si elle les avait connues, puisque, pour elle, Rome a fait régner le désert spirituel dans le bassin méditerranéen jusqu'à ce que "l'heureuse invasion" des Barbares fasse renaître une civilisation originale.⁴⁾

Pour achever l'examen des sources culturelles de Simone Weil, il est bon de signaler que si l'enseignement du latin fut toujours prédominant en France, l'enthousiasme à l'égard des Romains subit, notamment chez les historiens, une éclipse après la Révolution. Les Romantiques ont été très sévères à l'égard des Romains et, après eux, presque tout le XIX^e siècle. Pour Chateaubriand, en 1801, "le peuple romain fut toujours un peuple horrible". Pour Michelet, "la race romaine fut de tous les temps sensuelle et sanguinaire". Il est pris de nausée devant les humiliations qu'elle fit subir à la Grèce conquise. Dans l'arène du Colisée, il se range en imagination aux côtés des Barbares massacrés au nom du peuple romain.

Un historien plus serein, mais dont l'opinion et les manuels ont nourri des générations d'étudiants. L'enseignement dispensé dans le premier tiers du XX^e siècle tient compte de ce double courant : les anathèmes des Romantiques coexistent avec la reconnaissance de l'héritage intellectuel ou militaire légué par les Romains. Les professeurs d'histoire ne portent pas toujours le même jugement que les professeurs de latin. Simone Weil apprit l'histoire ancienne à Henri IV de 1925 à 1928. Les écrivains de l'époque n'admiraient guère les conquêtes romaines. En 1925, l'historien Léon Homo publie un gros livre intitulé *L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain*, sévère pour la politique romaine. En 1934, ce sera le tour de Jérôme Carcopino : ses *Points de vue sur l'impérialisme romain* sont très durs pour l'orgueil, la brutalité, la mégalomanie des conquérants des III^e et II^e siècles

4) Ibid., p.50.

avant Jésus-Christ. Fait d'autant plus notable qu'il est un admirateur inconditionnel de Jules César, qu'il voyage volontiers dans l'Italie mussolinienne et sera ministre de Pétain.

Simone Weil lui reprochera plus tard ses compromissions. Mais, en 1934, elle a certainement lu son livre. Ce tour d'horizon préalable suggère la remarque suivante : le fait romain a toujours intéressé les penseurs de l'Occident, non seulement à cause de l'origine latine de leur culture, de l'étendue d'une domination qui, de tous temps, a frappé de stupéfaction les historiens, mais parce qu'il incite à un jugement moral. On n'aborde pas l'histoire des Romains sans être tenté de leur donner tort ou raison. On leur distribue admiration ou réprobation. Par là même, il arrive souvent que ce jugement prenne un caractère passionnel. C'était déjà le cas de Michelet. Il s'ensuit que l'exemple romain a, pour ceux que y recourent, valeur de test. Il met en jeu les réactions profondes de l'individu dans les domaines si difficiles des relations du politique et du moral. La pensée de Simone Weil y trouve un terrain d'élection.

III. Le Réquisitoire

Le réquisitoire de Simone Weil contre Rome est presque tout entier compris dans un essai d'une cinquantaine de pages, écrit à la fin de 1939 et intitulé Quelques réflexions sur les origines de l'hitlérisme, dont une partie fut publiée le 1er janvier 1940 dans les Nouveaux Cahiers, et l'autre refusée par la censure. Le tout fut recueilli dans les Ecrits historiques et politiques. On trouvera d'autres réflexions sur Rome dans des ouvrages publiés après sa mort, et notamment dans l'Enracinement. Ils vont tous dans le même sens, et n'ajoutent que peu à ce qu'elle a écrit en 193. Simone Weil est en congé. Elle en profite pour faire de vastes lectures des historiens anciens. Ils lui servent à comprendre le phénomène fasciste et le phénomène hitlérien. Autour d'elle, on dénonce la volonté de puissance germanique. Ces deux griefs lui paraissent résulter d'interprétations étroites. A partir de la Germanie de Tacite, elle soutient que les Germains n'étaient pas des barbares, qu'en tout cas ils n'étaient pas plus barbares que leurs adversaires. Mais surtout elle replace l'agression d'Hitler dans l'histoire du Monde. Ses outrances n'ont rien d'exceptionnel. Elle lui découvre des précédents nombreux, en France même, mais particulièrement dans l'Empire romain.

Du même coup, elle se réconcilie avec l'histoire dont on a dit qu'elle ne l'aimait pas parce qu'en khâgne elle ne s'y intéressait pas. Elle se tourne de préférence vers l'histoire

des guerres. Elle écrira dans l'Enracinement : "Rien n'est plus important pour les peuples que la guerre..... Mais il faut en parler autrement".⁵⁾

Comment en parler? on sait que le mot histoire désigne en français tantôt la succession des événements tels qu'ils se sont déroulés en fait dans le passé, tantôt le travail de l'historien qui raconte ces événements, c'est-à-dire qui enquête sur le passé.

Simone Weil considère tour à tour les deux acceptions du mot. Elle attaque tantôt le comportement des hommes qui ont fait l'histoire, tantôt celui des historiens qui l'ont racontée. Rome lui offre de ces deux aspects des exemples chargés de sens.

1. La force

Quand elle considère le passé, elle part de la constatation suivante : "L'histoire est un tissu de bassesses et de cruautés, ou quelques gouttes de pureté brillent de loin en loin".⁶⁾ Or il n'y a pour ainsi dire aucune goutte de pureté dans l'histoire de Rome. Pourquoi? parce qu'elle est tout entière fondée sur la force. La force fait de l'homme une chose. Elle avilit celui qui la subit, et souille celui qui l'exerce. Quand il s'agit de la force militaire, elle fait de l'adversaire un cadavre ou un esclave. Toute guerre de conquête vise l'asservissement ou le massacre.

Aussi, Simone Weil s'attache-t-elle spécialement à la période des IIIe et IIe siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à la conquête par Rome de Carthage, de l'Espagne, de la Grèce. C'est un choix qu'il faut souligner. Il était d'usage dans l'éducation humaniste de décrire la Rome impériale des Ier et IIe siècles après Jésus-Christ. La corruption des empereurs romains, telle que l'avaient racontée Tacite et Suétone, offrait un tableau traditionnel des mœurs romaines gâtées par le pouvoir tyrannique. C'était une série de crimes ininterrompue. Mais les crimes des Empereurs n'intéressent pas Simone Weil. Elle ne choisit pas non plus le temps des prescriptions : Marius et Sylla, César et Pompée, Antoine et Octave. Les tragédies de palais ou les rivalités du forum ne l'intéressent pas. Ce qui la touche, c'est la guerre et la colonisation, l'anéantissement ou l'asservissement d'un peuple par un vainqueur impitoyable, ce qui offre une comparaison avec la férocité et la perfidie d'Hitler.

Les principaux événements qu'elle prend pour exemples dans les Ecrits historiques et

5) Simone Weil : L'enracinement, p.292. Editions Gallimard, 1949.

6) Ibid., p.293.

politiques sont les suivants dans l'ordre chronologique :

(1) La prise de Carthagène par les Romains eut lieu en 210 avant J.C. Carthagène était une ville espagnole qui fut conquise au début de la deuxième guerre punique. Simone Weil nous mène tout de suite à la phase finale de la bataille.⁷⁾ "Scipion l'Africain envoya la plupart des soldats contre les habitants de la ville, conformément à la coutume romaine, avec ordre de tuer tout ce qu'ils rencontreraient, sans épargner personne... Les Romains agissent ainsi pour frapper de terreur. C'est pourquoi aussi on peut voir souvent dans les villes prises par les Romains non seulement des êtres humains massacrés mais même des chiens coupés en quartiers et des membres épars d'animaux". Donc une atrocité préméditée pour intimider de futurs adversaires.

(2) La chute de Carthage en 146 est décrite en termes pathétiques.⁸⁾ On se souvient qu'après la victoire écrasante des Romains à Zama, un traité avait été à Carthage sa flotte, ses éléphants et que, cependant, la survie de cette ville démantelée inquiétait Caton l'Ancien, qui répétait sans cesse au Sénat : il faut détruire Carthage. Simone Weil raconte cette destruction dans toutes ses péripéties de façon à bien mettre en valeur, ici encore, le caractère délibéré de la cruauté romaine.

Carthage ayant dû se défendre contre une agression numide, Rome prétendit qu'elle lui avait désobéi en combattant sans sa permission. Elle convoqua des délégués Carthaginois et leur garantit leur territoire, leurs lois, leur liberté, si on lui livrait en otages 300 enfants nobles. A peine eut-elle ces otages que Rome envoya ses consuls devant Carthage avec ordre qu'on leur remît toutes les armes et toutes les munitions.

Ce qui fut fait. Alors les consuls romains exigèrent que les Carthaginois se retirent à 15 km de la mer et déclarèrent que la ville serait rasée. Les Carthaginois dupés trois fois furent saisis de désespoir. Simone Weil cite le passage dramatique où l'historien Appien raconte les scènes affreuses qui s'ensuivirent, l'épouvante des Carthaginois, leurs larmes, leurs invocations, et les paroles perfides qu'ajoutèrent les consuls. Si Carthage devait être rasée, c'était dans l'intérêt des Carthaginois. Elle compare cet ultimatum à la nuit passée par Hacha chez Hitler, le 10 mars 1939. Hitler avait convoqué le président de la Tchécoslovaquie pour lui signifier qu'il devait lui livrer la Bohême et la Moravie. Ce qui fut fait le 15 mars. Les consuls romains, ajoute Simone Weil, furent encore plus atroces que Hitler en exigeant que Carthage fut rasée.

(3) En 133, la conquête de Numance, en Espagne, montre de la part des Romains un

7) Simone Weil : *Ecrits Historiques et Politiques*, p.28. Gallimard, collection Espoir, 1960.

8) *Ibid.*, pp.25~28.

acharnement aussi cruel. Le siège dura 10 ans. Par deux fois, les généraux romains, en mauvaise position, conclurent la paix pour sauver leurs armées. Une fois les Romains en sûreté, le Sénat rompit l'accord. La ville fut encerclée, réduite à la famine et même à l'anthropophagie. Elle dut se soumettre et fut rasée sur l'ordre de Scipion Emilien, dont les anciens pensaient qu'il avait agi ainsi parce que "les grandes renommées se fondent sur les grandes catastrophes".⁹⁾

Ces faits viennent de Polybe et d'Appien, dont le premier, dit Simone Weil, était pourtant un "humble client des Scipions".¹⁰⁾

(4) Enfin, la guerre des Gaules (58-52 avant Jésus-Christ) fournit à Simone Weil deux exemples, entre bien d'autres, de la cruauté romaine. César raconte lui-même comment la ville de Bourges fut mise à sac : les Romains n'épargnèrent ni femmes ni enfants, et 40, 000 Gaulois furent mis à mort. Cruauté encore doublée de perfidie dans la guerre contre les Germains (55 av. J.C.). D'après le récit de César, un peuple german chassé de son territoire traversa le Rhin en quête d'une terre nouvelle. César conclut avec eux une trêve. Un malentendu fit que la trêve fut violée par la cavalerie germane. Les Germains s'en excusèrent, mais César en profita pour rompre la trêve tout à fait. Il s'empara des négociateurs, c'est-à-dire de tous les chefs, massacra les femmes et les enfants privés de protection, affola les troupes et la population. A Rome, raconte Plutarque, Caton le Jeune protesta contre cette violation de parole et réclama une punition contre César. Sans succès. Simone Weil conclut : "Si quelqu'un fait penser à Hitler, par la barbarie, la perfidie préméditée, l'art de provocation, l'efficacité de la ruse, c'est bien César".¹¹⁾ Aujourd'hui on appellerait cette opération contre les Germains un génocide, c'est-à-dire la disparition totale d'une ethnie. Le mot n'a été créé qu'en 1946.

Le chiffre de 430,000 victimes a paru si énorme que certains commentateurs de César accusent celui-ci de s'être vanté. Tel qu'il est, cet exemple ne peut que confirmer la conviction de Simone Weil que les plus grands hommes de l'histoire romaine, les héros du De Viris, Scipion l'Africain, Scipion Emilien, César sont des ancêtres d'Hitler.

2. Le prestige

Quelle que soit l'horreur qu'inspirèrent ces massacres et ces perfidies à Simone Weil,

9) Ibid., p.31.

10) Ibid., p.26.

11) Ibid., p.22.

cette dernière est encore plus scandalisée par l'orgueil que la succès entretenait chez le vainqueur. Ce qu'elle appelle le prestige. Le prestige, c'est l'auréole qui entoure la force, et sans laquelle le vainqueur ne jouirait pas de sa victoire. Il lui faut se sentir supérieur, et surtout le paraître. Il veut avoir bonne conscience et inspirer mauvaise conscience le goût de la gloire. Elle analyse subtilement les rapports du maître et de l'esclave. Grisés par leurs premières conquêtes, les Romains se persuadèrent qu'ils accomplissaient un devoir, en asservissant les peuples et en leur conférant le bonheur unique d'être des "alliés des Romains". Un ennemi vaincu était un coupable à châtier. Il fallait le convaincre qu'il avait tort de se rebeller, l'amener non seulement à la soumission, mais à l'adulation des oppresseurs : "D'une manière générale, les Romains jouissaient de cette satisfaction collective de soi-même, opaque, imperméable, impossible à percer, qui permet de garder au milieu des crimes une conscience parfaitement tranquille".¹²⁾

Elle cite à l'appui cette parole d'un chef breton, rapportée par Tacite : "Quand les Romains ont fait le désert, ils appellent cela la paix".¹³⁾

3. La propagande

Dernier grief, étroitement lié aux précédents : La force et le prestige se maintiennent par la propagande. D'après Simone Weil, rien ne fut l'objet d'autant de soins de la part des Romains.¹⁴⁾ Par ce mot de propagande, elle exprime d'abord tous les monuments que Rome a voulu laisser comme signes de sa grandeur : routes, aqueducs, arcs de triomphe, temples, dont elle a couvert le monde méditerranéen. Ils ne lui en imposent pas : "Les routes et les ponts ne sont pas la civilisation".¹⁵⁾

Elle inculpe également l'oeuvre des écrivains. César, en écrivant le *De bello Gallico*, faisait sa propre propagande : elle coïncidait avec la propagande en faveur de Rome. Virgile ayant été chargé par Auguste de célébrer en une épopée la grandeur romaine, Simone Weil ne lui pardonne pas d'avoir écrit dans l'*Enéide*. Elle est allergique aux mots de mission, de vocation d'un pays, qu'il s'agisse de Rome ou de la France, ou finalement d'Hitler, au nom de l'Allemagne. Ce sont de beaux noms sous lesquels se cache une volonté de conquête.

12) Ibid., p.37.

13) Ibid., p.44.

14) Ibid., p.37.

15) Ibid., p.45.

C'est là que les historiens jouent trop souvent un rôle néfaste. Ils sont plus efficaces que les poètes, car on prend davantage leurs dires au sérieux. Ce sont les historiens des vainqueurs qui écrivent l'histoire. S'ils sont contemporains, ils n'écrivent que ce qui plaît aux vainqueurs. S'ils écrivent plus tard, ils ne se servent que des documents transmis par les vainqueurs. S'ils appartiennent aux races vaincues, ils parlent en humbles serviteurs de leurs maîtres, tels Polybe ou Plutarque. Il est du suprême intérêt pour la bonne conscience des vainqueurs qu'il ne subsiste aucun indice de leur injustice, et pour leur prestige aucune trace de la civilisation qu'ils ont écrasée : "La propagande et la force se soutiennent mutuellement".¹⁶⁾

D'où cette phrase cinglante pour les historiens : "Ce qu'on nomme le tribunal de l'histoire n'est qu'une compilation des dépositions faites par les assassins relativement à leurs victimes et à eux-même".¹⁷⁾ Pourquoi ne parle-t-on jamais des civilisations carthaginoise et gauloise? A cette question Simone Weil répond avec une froide ironie qui vise peut-être tel ou tel professeur qu'elle connaissait : "Ce ne sont pas les Carthaginois qui disposent des prix de l'Académie ni des chaires en Sorbonne".¹⁸⁾

Ainsi s'articulent les griefs que Simone Weil formule contre Rome et qui pourraient être reprochés à tous les conquérants de l'histoire. La force conquiert le monde. Mais il ne lui suffit pas d'être la force pure. Il lui faut le prestige, c'est-à-dire la reconnaissance par tous de sa supériorité. A cet effet, elle emploie la propagande, procédé à double détente puisqu'il intimide les vaincus et impose aux générations futures une image de marque qui servira à de nouvelles conquêtes. L'histoire et les historiens se liguent pour perpétuer le règne des oppresseurs sur les opprimés.

IV. L'Exactitude du Tableau

1. Les faits

Ses principales sources sont Polybe, Grec pris par Rome en otage en 186 avant J.C. et qui devint l'ami de Scipion Emilien, bon historien, contemporain des guerres de Carthage, de Grèce, d'Espagne; Diodore de Sicile, Grec du Ier siècle av. J.C., qui s'inspire

16) Ibid., p.38.

17) Simone Weil : L'enracinement, p.192. Editions Gallimard, 1949.

18) Ibid., p.284.

beaucoup de Polybe; César, acter et historien de la guerre des Gaules (Ier siècle av. J. C.); Appien, Grec du IIe siècle ap. J.C., qui a consulté tous ses prédécesseurs et passe pour un écrivain impartial, doué du sens du pathétique.

Tous les épisodes rapportés par Simone Weil sont pris chez ces historiens. Elle traduit littéralement Polybe dans le cas de la prise de Carthagène. Pour la prise définitive de Carthage, le texte de Polybe étant identiques. Enfin, les événements de la guerre des Gaules sont empruntés à César : double garant d'authenticité, puisque c'est le vainqueur lui-même qui reconnaît le génocide des Germains.

Cela dit, il y a plusieurs façons d'être exact. Les atrocités romaines sont vraies, mais la conclusion qui en est tirée appelle des retouches.

2. Les omissions.

Dans le tableau qu'il brosse du IIe siècle av. J.C., Polybe laisse au lecteur l'impression que l'occupation permanente de tous les peuples est la guerre. En Grèce, en Orient, en Espagne, en Afrique les guerres succèdent aux guerres avec leur cortège d'horreurs : sac des villes, viols, moissons rasees, prisonniers massacrés. De tous côtés, on pille, on torture, on crucifie. L'histoire de cette époque confirme une intuition majeure de Simone Weil : la barbarie est un "caractère permanent et universel de la nature humaine".¹⁹⁾

L'observation est vraie, à condition qu'on l'applique à toutes les parties à la fois. Diodore de Sicile accuse les Romains de terrorisme et il a raison.

Parfois Simone Weil n'omet pas les fautes des vaincus, mais elle en nie la portée. Ainsi les Gaulois pratiquaient les sacrifices humains. Cela est attesté par César et Diodore de Sicile. Les Gaulois plongeaient une dague dans la poitrine de l'homme voué aux Dieux et lisaient l'avenir d'après la façon dont le corps agonisait.

Simone Weil suggère que ce sont les Romains qui ont propagé ces bruits, qu'ils sont très vagues, et que peut-être les victimes étaient consentantes. Elle interprète donc les textes dans le sens où la porte sa passion.²⁰⁾

3. Les extrapolations.

Enfin Simone Weil pratique l'extrapolation. Parce que César dit que les druides

19) Simone Weil : Ecrits Historiques et Politiques, p.64. Gallimard, collection Espoir, 1960.

20) Simone Weil : L'enracinement, p.282. Editions Gallimard, 1949.

apprenaient par coeur nombre de vers, se servaient de lettres grecques pour garder le secret de leurs pratiques et que quelques-uns poursuivaient leur apprentissage pendant 20 ans, elle en conclut que leur réflexion métaphysique était d'une "incroyable richesse",²¹ qu'il y avait chez eux une "mer de poésie sacrée" dont les oeuvres de Platon peuvent seules permettre de nous représenter l'inspiration. Ou encore, les Gaulois ayant refusé de sacrifier la ville de Bourges qui était très belle, elle en déduit que cette ville était une pure merveille de beauté et que la Gaule d'avant la conquête était beaucoup plus civilisée que Rome,²² ce qui n'est confirmé par aucun historien.

Parfois, ces extrapolations aboutissent à des reconstructions parfaitement hypothétiques. Ainsi, dans l'Attente de Dieu, le chapitre sur les "Trois fils de Noé et l'histoire de la civilisation méditerranéenne" situe Rome dans un vaste ensemble historico-mythique auquel on adhère difficilement. L'auteur suppose que, parmi les trois fils de Noé, Cham, celui qui consentit à voir la nudité de son père, donna naissance aux races les plus pures qui habitèrent le globe, l'Égypte, la Phénicie, races qui, plus tard, transmirent son enseignement aux Grecs et aux Celtes. En revanche, les fils de Sem et de Japhet c'est-à-dire les Juifs et les Romains, furent impurs et cruels. L'empire romain refusa l'esprit de Dieu, devint idolâtre de l'État, et détruisit tous ceux "qu'un excès de pureté et de beauté destine au malheur".²³

Cette attribution imaginaire de rôles bons et méchants aux pays et aux races remodèle l'histoire selon les sympathies et les antipathies de l'auteur. Simone Weil écrit là son Discours sur l'histoire universelle. Mais tandis que, pour Bossuet, tous les peuples antiques concouraient, Rome comprise, à l'expansion du christianisme pour Simone Weil les conquêtes romaines ont été "la grande catastrophe de l'histoire".²⁴

L'implantation du christianisme à Rome a été, par voie de conséquence, une véritable souillure pour la vraie religion.²⁵ La conversion de Constantin fut un malheur. Et quand Rome a imposé au christianisme l'héritage judaïque,²⁶ l'inspiration divine a été étouffée. Affirmations si catégoriques et, à mon avis, si dénuées de preuves qu'on doit ici parler non d'histoire, mais d'histoire-fiction.

21) Ibid., p.281.

22) Ibid., pp.281~282.

23) Simone Weil : Attente de Dieu, pp.232~243. LA Colombe, 1950.

24) Simone Weil : Ecrits Historiques et Politiques, p.298. Gallimard, collection Espoir, 1960.

25) Ibid., p.53.

26) Ibid., pp.53~54.

Donc un réquisitoire passionné, une propension au manichéisme, un glissement aux grandioses simplifications historiques, tels sont les traits que nous relevons dans les réflexions de Simone Weil sur l'antiquité et spécialement sur Rome. Plusieurs de ces traits sont communs, toutes proportions gardées, aux philosophes qui manient les catégories historiques. Ils aiment étiqueter les peuples, déceler des influences qui enjament les siècles, découvrir de nouvelles filiations. Aujourd'hui les nouveaux philosophes, qu'ils soient de gauche ou se réclament de la nouvelle droite, se plaisent à jongler avec des concepts : le judéo-marxisme, le judéo-christianisme, la celtitude, l'esprit païen, concepts dont l'adéquation au réel est invérifiable, lectures de l'histoire qui varient avec l'équation personnelle de chaque lecteur. La parole doit être laissée aux vrais historiens, à condition qu'ils se gardent eux aussi de trop rapides généralisations.

V. L'Apport Positif de Simone Weil

Si l'on peut-être réservé sur la qualité des analyses historiques de Simone Weil, il n'en reste pas moins que la passion de la justice qui l'anime, et le renversement des perspectives qui en résulte, nous offrent une occasion de secouer nos habitudes. Elle nous arrache à notre confort intellectuel. Aussi paradoxal que cela semble, c'est à travers des interprétations historiques discutables qu'elle nous donne une leçon d'histoire.

Plusieurs points sont à distinguer.

En 1939, le rapprochement des Romains et d'Hitler pouvait avoir quelque chose de frappant : volonté de conquête jamais satisfaite, promesses violées, guerres-éclair, asservissement des vaincus. En même temps, cette référence historique à un Empire que la culture humaniste avait appris à admirer faisait prendre conscience aux Français de la malfaisance des Empires quels qu'ils soient. C'était le moment où la France compensait l'inquiétude à l'Est en insistant sur la valeur de son Empire colonial. En 1939, on imposa à tous les élèves des écoles un devoir sur l'Empire Français. Simone Weil rappelle que l'Empire, c'est-à-dire la force, est toujours un mal, qu'il soit le fait d'Hitler, des Romains, ou de toute autre forme de colonialisme. Derrière le refus de Rome se cache le refus de la colonisation. Leçon qui était moins entendue il y a 40 ans qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Deuxième prise de conscience : l'histoire, entendons cette fois-ce celle des historiens, est toujours faite par les vainqueurs. On dira que Polybe, Diodore, Appien étaient Grecs, mais quel que fût leur effort d'objectivité, ils appartenaient au monde où Rome avait établi

sa puissance. Ils ont pris malgré eux le point de vue des vainqueurs. Ce point de vue est toujours vicié : "Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage, qui l'a noyé plus encore. On ne reçoit pas contre la victime le témoignage du meurtrier".²⁷⁾ Nous aussi, comme Simone Weil, nous avons traduit le *De Viris* et les récits de Tite-live. Notre jugement sur les Romains en a été formé, ou plutôt déformé. J'ai lui, beaucoup d'écoliers ont lu dans le *De Viris* la phrase de Caton : Il faut détruire Carthage sans être choqués. C'était un trait pittoresque qui relevait le portrait de l'homme. Les horribles souffrances que portait en germe cette courte phrase étaient ignorées de la postérité, élevée dans le goût des beaux discours. Simone weil a le mérite de nous arracher à la rhétorique des assemblées et d'ouvrir nos yeux à la réalité sanglante des champs de bataille.

Généralisons ce propos, La méthode critique de Simone Weil nous fait entrer dans l' "ère du soupçon". Elle nous met en garde contre les représentations que les historiens nous ont transmises, non seulement de l'histoire ancienne, mais de notre histoire nationale. Elle nous invite à ne pas nous laisser prendre aux belles images — parfois réduites à des images d'Epinal qui jalonnent les manuels des écoliers. C'est une démystification qu'entreprend Simone Weil. Elle passe à un crible imitoyable les préjugés, les idées reçues, les mensonges officiels. Sa tentative rejoint des analyses sociologiques très modernes, celles qui dénoncent l'emprise de l'appareil idéologique d'Etat sur la mentalité d'une époque et d'une nation.

Enfin elle attire notre attention et notre compassion vers tous ceux qui n'ont pas eu la parole parce qu'ils ont été enfouis dans le silence de l'oppression. Les monuments ont été détruits, les manuscrits brûlés. IL ne subsiste aucune trace de leur passage sur terre. On ne peut même pas dire qu'ils ont sauvé l'honneur. Avec beaucoup de pénétration, Simone Weil montre que ce qu'on appelle honneur ou héroïsme des vaincus n'existe dans la mémoire des hommes que lorsque ces vaincus ont plus tard pris leur revanche. Ceux qui ont été totalement détruits n'existent même pas comme victimes.

D'où ces formules percutantes : L'histoire est le siège d'un processus darwinien plus impitoyable encore que celui qui gouverne la vie animale et végétale. Les vaincus disparaissent. Ils sont néant".²⁸⁾

Avec courage, elle essaye de redonner un visage à ces ombres et de nous faire découvrir l'envers de l'histoire. Est-ce une entreprise impossible par définition? Non, dans

27) Simone Weil : *Attente de Dieu*, p.230. La Colombe, 1950.

28) Simone Weil : *L'enracinement*, p.280. Editions Gallimard, 1949.

la mesure ou les archéologues retrouvent des inscriptions, des tombes enfouies depuis des millénaires et relèvent les traces de cités disparues. Leurs efforts patients vérifient chaque jour sa conviction que des pans entiers de notre passé ont été oubliés par l'histoire officielle, mais qu'il n'est pas impossible d'entrevoir quelquefois un reflet de leur grandeur perdue.

VI. Sous le Refus, un Consentement

Ces leçons que Simone Weil nous donne, d'attention, de justice, de lutte contre les préjugés renvoient à elle-même. Son refus de Rome la découvre à nous dans son être profond.

D'abord il manifeste sa vigueur et son audace intellectuelles. Elle ne craint pas de renverser les opinions établies. Non pas qu'elle ait le goût du paradoxe. Elle ne cherche pas à étonner. Mais elle ne s'en laisse pas conter, elle redoute les vérités officielles. Elle est parfaitement non-conventionnelle. Ce n'est pas un système de pensée, mais une attitude, un effort pour se mettre à la place des autres, ces autres que l'histoire a oubliés. Il y a là un refus de la routine, une source constante de renouvellement, même s'il faut faire la part des outrances d'une pensée qui va peut-être dans les mensonges de la force et du pouvoir.

Ce renversement des valeurs va de pair avec un absolu mépris pour tout ce qui est gloire, réputation, prestige. Non pas mépris de la grandeur. Simone Weil croit à une grandeur qui est générosité, pitié, humilité. Cette grandeur-là est "muette, anonyme, disparue".²⁹⁾ Elle n'est jamais placée sur le pavois. Elle n'est jamais transmise par les historiens. "Par la nature des choses, c'est la fausse grandeur qui est transmise".³⁰⁾ La grandeur apparente, presque par définition, est inauthentique. Même Alexandre, conquérant moins cruel que les Romains, mais conquérant tout de même, a sa part de dédain : "Qui peut admirer Alexandre de toute son âme s'il n'a l'âme basse".³¹⁾ Il y a là un refus de la vanité, du goût de briller, des valeurs d'apparat, qui fait à Simone Weil, dans notre société où l'amour-propre et l'ambition sont les ressorts de l'action, une place exceptionnelle.

29) Ibid., p.293.

30) Ibid., p.293.

31) Ibid., p.292.

Un dernier trait nous fait pénétrer plus profond encore dans sa personnalité la plus intime. Son amour va d'abord aux vaincus. Elle est de toutes ses forces du côté des humiliés et des offensés. Elle a sans doute tort de croire que les vainqueurs ont toujours tort et les vaincus toujours raison. Cette réserve faite, elle se place dans le droit fil des Evangiles. "L'idée du héros méprisé et humilié (.....) qui forme le sujet même des Evangiles, est presque étrangère à notre tradition" Pourquoi? parce que le culte de la grandeur qui nous a été transmis "a été conçu selon le modèle romain".³²⁾

Envers ces humiliés, elle éprouve une extraordinaire compassion. La compassion est la dimension fondamentale de son être, portée quelquefois aux limites du pathologique. Elle en a fait preuve plusieurs fois par des engagements précis : travail en usine, départ pour l'Espagne, projet chimérique, en 1942, de se faire parachuter à l'arrière des lignes ennemies au milieu des blessés et des mourants. En 1939, c'est à la lumière de cette compassion qu'il faut lire ses attaques contre Rome. Son refus n'est pas un refus. Il est un accueil aux autres, à ceux qui sont différents par leur race ou par leur nation. Aux morts aussi bien qu'aux vivants. Il y a quelque chose d'émouvant dans cette quête des grandeurs inconnues, dans cet hommage posthume qu'elle cherche à rendre, par-dessus les siècles, à ceux que la cendre a recouverts et qu'elle s'efforce désespérément d'arracher à l'oubli.

VI. Conclusion

Simone Weil n'a pas seulement développé une théorie de la capitulation devant l'Allemagne nazie. Elle a trouvé à Hitler même des circonstances atténuantes historiques et politiques. Ses idées sur Hitler sont développées tout d'abord dans une étude, Réflexions sur les origines de l'hitlérisme, parue le 1er janvier 1940 dans les Nouveaux Cahiers, mais incomplète sous cette forme, la deuxième partie, Hitler et la politique extérieure de la Rome antique ayant été interdite par la censure française.³³⁾ Elle aborde aussi Hitler dans Réflexions en vue d'un bilan, dans A propos de la question coloniale et dans L'Enracinement. Les dates de rédaction importent évidemment. Car bien que Simone Weil ait reconnu finalement que son pacifisme a été une erreur et lui a fait commettre des crimes

32) Simone Weil : Ecrits Historiques et Politiques, p.54. Gallimard, collection Espoir, 1960.

33) Ibid., pp.13, à 56, 304, 368, à 370.

contre sa patrie, elle n'en persévère pas moins, jusqu'à la fin de sa vie, à diluer, voire à nier la responsabilité spécifique d'Hitler, de son système et des Allemands. C'est même en 1943 qu'elle trouve, à sa manière chimérique, les raisons les plus valables d'absoudre les phantasmes d'Hitler. On va le voir. Dans ses réflexions de 1939, Simone Weil entreprend de retrouver les vrais antécédents d'Hitler.

Hitler et le nazisme ne plongent pas dans un passé allemand susceptible de les avoir produits. Les Germains n'avaient rien de commun avec les Allemands d'aujourd'hui. D'ailleurs, c'étaient des peuplades dignes de la plus grande admiration, à cause de leur chasteté, de leur hospitalité, de leur générosité.

S'ils faisaient le vide autour d'eux, chassant leurs voisins la guerre, c'est une vertu. C'est là une coutume de peuplades amoureuses d'indépendance nullement de domination. Ils se bornaient à chasser les voisins dangereux. S'ils s'attaquaient à d'autres peuplades, leur migration n'était une tragédie que par accident. Simone Weil s'attarde sur leurs mœurs politiques parfaites. Ils ont des esclaves, certes, ils ont même le droit de les chatier impunément; mais c'est dans l'emportement de la colère, comme on tue un ennemi particulier. Il n'y avait pas d'impôts prélevés par contrainte.

S'ils commettaient des perfidies dans la guerre, comme quand leur cavalerie attaque celle de César pendant une trêve, il est évident que c'était là un accident dû à un retard dans la transmission des ordres. Il n'y a rien, exactement rien qui puisse faire croire à un esprit mauvais ou dangereux qui subsisterait dans la race germanique à travers les siècles. Au Moyen Age, on ne trouverait pas davantage trace de cet esprit. Les villes libres? Les libertés communales fleurissaient en Allemagne quand elles étaient écrasées en France, en Flandres, en Italie. Le Saint-Empire romain germanique? On ne saurait trop regretter la disparition. Les horreurs des guerres religieuses? Elles ne dépassaient pas celles des guerres de religion en France. A l'époque de Louis XIV, l'Allemagne se trouvait du côté de la liberté contre la tyrannie. L'Allemagne ne commença à pencher du côté du mal qu'à l'époque des rois de Prusse.

Rome est évidemment la première responsable. Convaincus qu'ils étaient une race supérieure, les Romains ont conquis le monde par le sérieux, la discipline, l'organisation, la continuité des vues et de la méthode par l'emploi médité, calculé, méthodique de la plus incroyable cruauté, de la perfidie froide, de la propagande la plus hypocrite.

Si quelqu'un fait penser à Hitler, par la barbarie, la perfidie préméditée, l'art de la provocation, l'efficacité de la ruse, c'est bien César. Seul depuis deux mille ans, Hitler a su copier correctement les Romains. Mais les historiens ne sont pas seuls responsables et

coupables. Plusieurs de nos idées morales le sont également. Notamment l'idée de progrès. Nous avons cherché à excuser les cruautés des Romains ou l'inhumanité au XIV^e siècle, en arguant que c'étaient les moeurs de l'époque. Or les historiens grecs n'ont-ils pas fait sentir que la brutalité des Romains a horrifié et paralysé leurs contemporains exactement comme fait aujourd'hui celle des Allemands? Nous aurions par conséquent, par le dogme de l'idée de progrès, engendré nous-même les maux dont nous sommes victimes.

Les Romains ont conquis le monde par le sérieux, la discipline, l'organisation, la continuité des vues et de la méthode; par la conviction qu'ils étaient d'une race supérieure et nés pour commander; par l'emploi médité, calculé, méthodique de la plus impitoyable cruauté, de la perfidie froide, de la propagande la plus hypocrite, employées simultanément ou tour à tour; par une résolution inébranlable de toujours tout sacrifier au prestige, sans être jamais sensibles ni au péril, ni à la pitié, ni à aucun respect humain; par l'art de décomposer sous la terreur l'âme même de leurs adversaires, ou de les endormir par l'espérance, avant de les asservir par les armes; enfin par un maniement si habile du plus grossier mensonge qu'ils ont trompé même la postérité et nous trompent encore. Qui ne reconnaîtrait ces traits?

L'analyse des analogies entre Rome et Hitler montre d'ailleurs à Simone Weil, dès la fin de 1939, la principale cause de faiblesse de Hitler : c'est qu'il applique les procédés qui ont infailliblement réussi à Rome après la victoire de Zama, alors que lui n'a pas vaincu Carthage, c'est-à-dire l'Angleterre; ainsi ces procédés peuvent le perdre au lieu de le porter à la domination suprême.

Le réquisitoire est si pertinent que la censure interdit la suite de la publication, car on en est encore à la drôle de guerre.

Simone Weil n'abandonne pas pour autant la partie. Au printemps de 1940, elle est occupée à corriger pour la Nouvelle Revue Française les épreuves d'un important article sur l'Illiade. C'est de nouveau la question de la force qu'elle y étudie, lisant l'Illiade à la lumière de son expérience espagnole et utilisant l'Illiade, le plus beau, le plus pur des miroirs, pour dénoncer les effets de l'usage de la force sur l'âme humaine, les effets de la guerre sur l'âme du vainqueur et sur celle du vaincu. Aussi impitoyablement la force écrase, aussi impitoyablement elle enivre ceux qui la possèdent ou croient la posséder. Ils ne considèrent pas leur propre force comme une quantité limitée, ni leurs rapports avec autrui comme un équilibre entre forces inégales. Dès lors ils vont au delà de la force dont ils disposent. Ils sont alors livrés sans recours au hasard et les choses ne leur obéissent

plus.

On voit ici une fois de plus l'importance extrême pour Simone Weil de cette connaissance, en même temps intellectuelle et vécue, de la toute-puissance et de l'effet doublement maléfique de la force. C'est sa grande ennemie. C'est la force que toujours elle pourchasse, qu'elle dénonce derrière le prestige, le pouvoir, l'asservissement illimité du travailleur à la production, l'idolâtrie du moi et l'idolâtrie sociale, le totalitarisme, celui de l'Eglise comme celui de l'Etat. Et c'est cette expérience qui l'amène au christianisme, parce qu'elle y reconnaît une conception de vie absolument opposée au règne de la force.

Références

- Simone Weil : Attente de Dieu (1950, La Colombe)
Simone Weil : L'Enracinement (1949, Gallimard, collection ESPOIR)
Simone Weil : Ecrits de Londres et dernières lettres (1957, Gallimard, collection ESPOIR)
Simone Weil : Cahiers I (1951, Plon)
Simone Weil : Cahiers II (1953, Plon)
Simone Weil : Oppression et liberté (1955, Gallimard, collection ESPOIR)
Simone Weil : La connaissance surnaturelle (1950, Gallimard, collection ESPOIR)
Ivo Malan : L'Enracinement de Simone Weil (1960, La Colombe)
Bernard Halda : L'évolution spirituelle de Simone Weil (1964, Beauchesne)
Jacques Cabaud : L'expérience vécue de Simone Weil (1957, Plon)
Simone Pétrement : La Vie de Simone Weil (2 vol, Fayard, 1973)

〈국문초록〉

로마帝國을 비판한 시몬느·베이유의 역사적 및 정치적 평론에 관한 고찰

고 원 희

로마帝國에 대한 비판은 시몬느·베이유의 작품의 중요 테마가 되고 있다. 그녀의 역사적인 비판의 핵심에는 개인적인 도덕성이 필요불가결한 요소가 되고 있다. 본 연구는 로마帝國을 비판하는 시몬느·베이유의 역사적 및 정치적 평론에 관한 고찰방법으로서 1) 로마帝國에 관한 歷史的 考證에 입각한 통렬한 비판, 2) 히틀러體制의 起源을 로마帝國에서 찾고자 하는 그녀 特有의 역사적 및 정치적인 예리한 논증을 주로 다루었다. 그녀는 1940년 1월 1일에 南方手帖(nouveaux Cahiers)에서 “히틀러主義의 起源에 관한 若干의 考察”이라는 時事評論을 발표했다. 그녀는 이 평론에서 古代로마와 히틀러體制사이에 存在하는 놀라운만한 命題를 가지고 논평했다. 다시말해서 로마의 정복방식(특히 B.C 2세기 때의)과 히틀러의 정복 방식에는 놀라운 정도의 유사성이 있다는 점을 그녀는 다음과 같이 언급하고 있다. 즉 로마인들은 루이 14세나 나폴레옹도 손에 넣지 못한 전략기술을 소유하고 있었다. 이 전략은 처음에는 평화분위기를 조성했다가 곧 급격한 불안과 혼란속에서 떨도록 공포분위기를 만드는 것이었다. 그것은 벼락같이 바뀌는 공격법이다. 그래서 혼란으로 어지러워진 국가들은 방어망을 세울 겨를도 없이 정복되었다라고 주장하고 있다. 그녀가 1940년 마르세이유에서 〈南方手帖〉에 게재한 〈일리어드, 또는 힘의 詩〉라고 하는 논문을 발표했다.

시몬느는 근본적으로 야만인인 민족도 없으며, 문화인 민족도 없다고 간주하고 역사의 핵심은 계급이 아니라 힘이며, 수학에서 관계라는 개념이 그 중심인 것 처럼 인간관계의 중심은 힘이 다라고 인식했다. 그리하여 시몬느에게 인간심리의 본질을 깨달도록 해준것은 이 힘의 개념이다. 이 개념에 의해 시몬느는 세계에서 공통적으로 호평을 받고 있는 작품 〈일리어드〉를 새로운 안목으로 보게 된 것이다. 시몬느의 〈일리어드, 또는 힘의 詩〉라는 글은 정치문제나 사회문제를 떠나서 쓴 것으로서 당시의 상황과는 무관하게 보인다. 그러나 이 논문은 일반적인 전쟁이나, 일반적인 불행의 견지에서 볼 때 우리의 관심을 끌고 있다. 시몬느가 〈일리어드〉에서 특히 감동을 받은 것은 인간영혼이 얼마나 나약한 것인가, 인간영혼은 힘과 폭력앞에서 얼마나 무력한가 하는 점이였다. 힘을 행사하는 자이든지, 그 힘의 지배를 받는 자이든지간에 인간은 힘에 의해 변형된다. 때로는 용기와 사랑으로 이 폭력에 의한 근본적인 변형을 피할 수 있다 하더라도 상처는 면하지 못한다. 여기에 일관하며 흐르고 있는 시몬느·베이유적인 사상의 특색은 “힘이다”. 그녀는 “일

리어드” 전편을 통하여 참다운 주인공, 진정한 주제, 그리고 핵심적인 동기로 되어있는 것은 “힘 이외에 아무것도 아니다”라고 주장하고 있다. 그녀는 이 詩를 통해서 “힘이야 말도 인간의 모든 역사의 중심에 자리하는 것이며 그 때문에 또한 힘을 멀리 그리스의 세계에서 뿐만 아니라 오늘 의 세계에서도 옥좌에 군림하고 있다는 것을 전하려고 한 것이다.

그리하여 그녀는 일반대중, 특히 억압되어 있는 사람들, 다시말해서 독재자의 사악과 탐욕에 억압되어 있는 사람들이나 현대사회의 무명의 폭력에 억압되어 있는 사람들을 위한 열렬한 투사 였다. 그러므로 그녀가 집단이라고 인식하는것, 즉 근대의 전체주의가 낳은 이 괴물을 심히 혐오 하는 성격의 소유자가 될 수 밖에 없었다. 그녀는 집단적 배반이 문화와 전통을 파괴한다는 측면 을 강조하며 어디까지나 개인의 자유에 입각해서 억압과 권력에 반항하며 고유한 전통과 문화속 에 정신적인 양식이 되는 뿌리를 내려야 한다고 역설하고 있다. 본 연구는 로마帝國과 히틀러體 制가 정복에 관한 정책의 유사성을 고찰해 보기 위해서 시도해 본 것이다.